

vibrations de langue et d'encre

Les Carnets d'eucharis

N° SPÉCIAL

Mars 2012

Salvador Dalí

(1904–1989)

Etude critique
CLAUDE DARRAS

nathalierera@live.fr

© Gala & Salvador Dalí - SOURCE: Beardsley's Rose

SALVADOR DALÍ

LIEN : <http://beardsleysrose.tumblr.com/>



Lectures critiques de Claude Darras

Je vous salue Dali...

Un contemporain
entre classicisme et avant-garde



© **Unna** par Markus Schinwald, un des admirateurs du maître de Figueras
2008, huile sur toile, 55 x 46 cm

■ ■ ■ Un jour de 1932, dans les toilettes de l'hôtel Saint-Régis, à New York, alors qu'il s'emploie devant un urinoir à « changer l'eau des olives », selon une expression catalane dont il ne dédaigne pas la trivialité, un usager voisin l'interpelle poliment et lui demande son métier. « Artiste », répond-il. « Êtes-vous un bon artiste ? », surenchérit son interlocuteur : « Le meilleur du monde », assure-t-il. C'est ainsi, le nez dans la céramique de l'édicule, que l'Américain A. Reynolds Morse est devenu le plus grand collectionneur de Salvador Dali (1904-1989) ! Fondateur en 1982 à Saint-Petersburg (Floride) du Salvador Dali Museum, cet industriel de Cleveland (Ohio) a transformé l'institution en une fondation Salvador Dali. Lorsque le maître catalan meurt le lundi 23 janvier 1989, deux conservatoires muséaux portent déjà le glorieux patronyme, le deuxième étant le théâtre-musée Dali de Figueras, sa cité natale, en Espagne. Près d'un quart de siècle après sa disparition, un ouvrage d'exception, « **Dali, l'invention de soi** » (éditions Flammarion), permet de le redécouvrir, au-delà du mythe populaire et trompeur forgé par son talent et ses excentricités. En lisant son auteure, Catherine Grenier, historienne de l'art et directrice adjointe du Centre Pompidou à Paris, le lecteur comprend mieux comment l'œuvre dalinien a transgressé les codes habituels de la vision esthétique et pourquoi il a ouvert de fécondes perspectives aux artistes du XXI^e siècle.

L' « Angélu » de Millet obsède l'enfant

Collines mauves d'herbe sèche et lande couleur de pain grillé, la campagne natale d'Ampurdan peuple l'horizon de ses toiles : la silhouette des maraîchers affairés aux étals du marché de Figueras, le goût de l'eau ferrugineuse puisée au Moli de la Torre, l'église coiffant les maisons de Cadaqués comme un tricorne, les pêcheurs de Port Lligat inlassables à astiquer leurs lamparos, les rochers gothiques du cap Creus. Cette portion de Catalogne dont Louis Pauwels, un des rares familiers de Dali, prétend qu'elle « engendre quantité de lunatiques au caractère fort, fanatisme hérité des Arabes, goût de l'homérique venu des Grecs », cette région ibérique entre mer et montagne reste la patrie dalinienne par excellence où chaque printemps le ramène après qu'il ait campé dans les palaces de Paris et de New York, de Tokyo ou de Rome. Car c'est là, précise encore Louis Pauwels, « qu'il a construit son amour, sa personne, son œuvre, sa demeure ».

Salvador Dali est né deux fois. Le père qui porte le même prénom a 29 ans le 21 octobre 1901 quand naît son premier fils, Salvador Dali, lequel meurt le 1^{er} août 1903. Huit mois plus tard, le vendredi 11 mars 1904, le second Salvador (Felipe Jacinto) Dali, troisième du nom, vient au monde à Figueras. Les parents restent inconsolables, et le fils supportera toute sa vie la culpabilité d'avoir pris la place de l'aîné. En 1963, il confie au journaliste et historien André Parinaud : « *Ce frère mort, dont le fantôme m'a accueilli en guise de bienvenue, était, si l'on veut, le premier diable dalinien. Mon frère avait vécu vingt-et-un mois. Je le considère comme un essai de moi-même.* »

Ses parents comptent leurs ascendants parmi la bourgeoisie catalane. Notaire de son état, le père est un libre-penseur, fantasque et colérique, qui ressemble, physiquement, à Benito Mussolini, le Duce de l'Italie fasciste. La mère, Felipa Domenech Ferrés, encourage le talent précoce de leur fils pour l'art décoratif au point de soumettre son initiation à la peinture dès l'âge de six ans à une famille d'artistes fortunés, les Pichot, et plus spécialement Ramon, qui lui révèle Claude Monet et Auguste Renoir. À treize ans, son professeur de l'école de dessin de Figueras, Juan Núñez, lui enseigne les clairs obscurs des eaux fortes de Rembrandt. L'enfant montre une habileté troublante à dessiner et manifeste des dons précoces de... médium. Ainsi, dans le corridor conduisant à la salle de classe, la reproduction de « L'Angélu » de Jean-François Millet le fascine et fomenté des rêveries à la faveur desquelles il extrait du sac de pommes de terre du couple paysan en prière le cercueil d'un enfant mort. Vision dramatique et prémonitoire, tant il ignore alors que les conservateurs du musée du Louvre à Paris aboutiront plus tard, grâce aux rayons ultraviolets, à la même trouvaille, une découverte que pressentira le peintre et écrivain russe Kazimir Malevitch en 1911. « *L'Angélu de Millet, écrit Salvador Dali en 1933, est aussi beau que la rencontre fortuite sur une table d'opération d'une machine à*

coudre avec un parapluie » : la formule comme beaucoup d'autres issues de la rhétorique dalinienne fait florès.



© Un des nombreux *dibujo* (dessin) don quichottesque : Salvador Dalí a dédié celui-ci à l'hôtelier Duran qui était dans la décennie 1960 un des membres influents du conseil de la municipalité de Figueras (11 x 15 cm, 1975)

Humanités madrilènes avec Luis Bunuel et Garcia Lorca

Des cheveux longs et des favoris qui lui mangent les joues, un savant maquillage, un nœud ou une lavallière, une veste de velours, parfois une ample et longue cape : le fils du notaire a de quoi tenir lorsqu'il est admis, à dix-sept ans, à l'institut San-Fernando, l'école des beaux-arts de Madrid en quelque sorte. Extravagant et brillantissime, l'élève étonne ses camarades, et il les surprend plus encore par les toiles cubistes qu'il peint le soir dans sa chambre. Très tôt, il admire Dürer, Goya, Le Greco, Léonard de Vinci, Michel-Ange et Vélasquez ; ces « modèles » l'inclinent à délaisser l'impressionnisme des premières toiles pour un pur classicisme. L'académisme de l'institution madrilène ne l'empêche pas d'étudier simultanément le futurisme, Giorgio de Chirico, Juan Gris, Pablo Picasso et Sigmund Freud, neurologue et psychiatre autrichien qu'il rencontre à Londres en 1917. Barcelone accueille sa première exposition personnelle en 1925.

« L'ombre de Picasso s'est profilée très tôt au-dessus de sa carrière artistique, considère Catherine Grenier. Dalí a le sentiment de marcher sur ses traces lorsqu'il est reçu chez les Pichot, puis lorsqu'il installe son atelier à Cadaqués. » « De 1921 à 1927, analyse-t-elle, le jeune artiste entreprend la conquête des mouvements modernes, qu'il aborde conjointement sous leurs différents fronts. Déjà sensible dans ses essais de jeunesse, l'éclectisme est une des caractéristiques de l'esprit entreprenant de Dalí. »

Dans la Résidence étudiante de Madrid, il se lie d'amitié avec Eugenio Montes (futur journaliste et écrivain, 1900-1982), Federico Garcia Lorca (1899-1936) et Luis Bunuel (1900-1983) avec lequel il tournera, en 1928, *L'Âge d'or* et *Un chien andalou*, l'une des œuvres les plus étonnantes du cinéma d'avant-garde. Le poète du *Romancero gitano* le connaît sans doute

mieux que personne à ce moment-là. Garcia Lorca sait percer ses motivations les plus intimes lorsque, libéré de ses extases singulières, son camarade donne du monde des songes et du maquis de ses fantasmes une interprétation énigmatique et complexe au gré d'une finition plastique parfaite. En octobre 1926, lorsqu'il est exclu de l'institut San-Fernando pour avoir contesté à trois professeurs la capacité de noter ses croquis, il a devancé depuis belle lurette l'appel des surréalistes au panthéon desquels il place résolument Max Ernst, René Magritte et Yves Tanguy.

1929, l'année de Gala

Adopté par le groupe surréaliste en 1928, il expose à Paris l'année suivante : il figure déjà au premier rang des créateurs de grand format. Il a rencontré Pablo Picasso à Paris en 1927 (« *Je viens chez vous avant de visiter le Louvre* », lui a-t-il lancé) et Joan Miro s'est déplacé à Figueras pour mieux le connaître. En cette année 1929, André Breton lui rend visite à Cadaqués accompagné de René Char, de Paul Eluard et de son épouse Helena Devulina Diakonoff (1895-1982). C'est le coup de foudre : il croit reconnaître dans la femme d'origine russe, de dix ans son aînée, la « Galutchka » de ses rêveries adolescentes. Quatre ans plus tard, il épouse celle qu'il nomme Gala, la « Gradiva » (« celle qui avance »). « *Je n'existais que dans un sac plein de trous, mou et flou, toujours à la recherche d'un béquille, reconnaît-il. En me collant à Gala, j'ai trouvé ma colonne vertébrale.* »

Amante et cerbère à la fois, Gala est sa muse, son argentier, son modèle, son manager. Elle négocie avec les galeristes, les marchands, les journalistes et les collectionneurs. C'est elle qui a l'idée de mensualiser son mari, en réunissant dans le Cercle du Zodiaque une dizaine de mécènes dont le marquis de Cuevas et l'écrivain Julien Green. Ils lui versent une rente en échange de l'acquisition d'une œuvre par an.

Sa fascination pour Hitler et son ralliement à Franco lui valent d'être évincé du groupe des surréalistes en 1939. Il n'en continue pas moins ses provocations intempestives en soutenant que Jean-Louis-Ernest Meissonier vaut mieux que Picasso, que la gare de Perpignan est le centre du monde et que le franquisme a sauvé l'Espagne !

La fortune médiatique d'Avida Dollars

Salvador Dali possède un sens inné des médias. Il les a tous utilisés du reste, la publicité, l'estampe, le disque, le ballet, le théâtre, la conférence, la céramique, la mode, le cinéma (avec Walt Disney et Alfred Hitchcock). Rien d'étonnant à ce que sa célébrité new yorkaise (il réside aux États-Unis de 1939 à 1948) incite André Breton à l'affubler, en 1940, du surnom anagrammatique d'*Avida Dollars*. Il lance des parfums, vend des posters et des affiches, fabrique des bijoux et des crucifix, grave de la vaisselle et des bouteilles de liqueur, sculpte des Vénus à tiroirs et des éléphants à pattes d'araignée, utilise la technique photographique et l'image stéréoscopique. Moustaches gominées au miel défiant les lois de la pesanteur, il prononce des conférences fumeuses, parfois clownesques, à des auditeurs épatés d'avance. Pourvu de son étrange canne couronnée d'une tête de canard bleu et orange, il répète sur les plateaux de télévision, ses lèvres minces détachant les syllabes dans une diction abracadabrantesque : « *Je suis fou du chocolat Lanvin !* ». Il dialogue avec des scientifiques sur le rayon laser, la cryogénisation, l'holographie et l'ADN. De l'acronyme de cet acide, il s'ingénie à prononcer de façon hilarante le mot « désoxyribonucléique ». Après son admission à l'Académie (française) des beaux-arts en 1978, il se préoccupe de la quatrième dimension (celle du temps) et de la théorie des catastrophes, énoncée par le mathématicien René Thom.

Gala meurt le jeudi 10 juin 1982 ; son corps est inhumé dans la crypte du château de Pubol que Dali lui a acheté en Catalogne. Le 26 juillet, le roi Juan Carlos confère au peintre le titre de marquis de Dali y Pubol. Durant l'été 1984, il est gravement brûlé dans l'incendie de sa chambre à coucher du castelet de Pubol : il cesse de peindre. Le lundi 23 janvier 1989, il meurt d'une attaque d'apoplexie à l'hôpital de Figueras. Tous les biens de l'artiste, évalués à quelque

703 millions de francs, sont légués à l'État espagnol ; en 1984, en effet, il avait modifié son testament afin d'exclure de son héritage sa sœur Anna Maria.



© **Portrait de Picasso** par Dali, 1947, huile sur toile, 65,5 x 56 cm (Fondation Gala-Salvador Dali, Figueras).

L'invention de soi, l'invention d'un mythe

Doué d'une prodigieuse imagination, prisant la théâtralité et la démesure, il déconcerte à travers sa célèbre montre molle qui explose en 888 morceaux, son Christ éclaté en quatre-vingts éléments et ses chaussures aux talons incrustés de diamants. « À six ans, je voulais être cuisinier, aime-t-il à répéter. À sept, Napoléon. Depuis, mon ambition n'a cessé de croître comme ma folie des grandeurs. »

« Ne confondons pas son esthétisme avec sa propagande exhibitionniste », tempère cependant son ami Ramón Gómez de la Serna (1888-1963). « Pour moi, soutient l'écrivain espagnol, Dali,

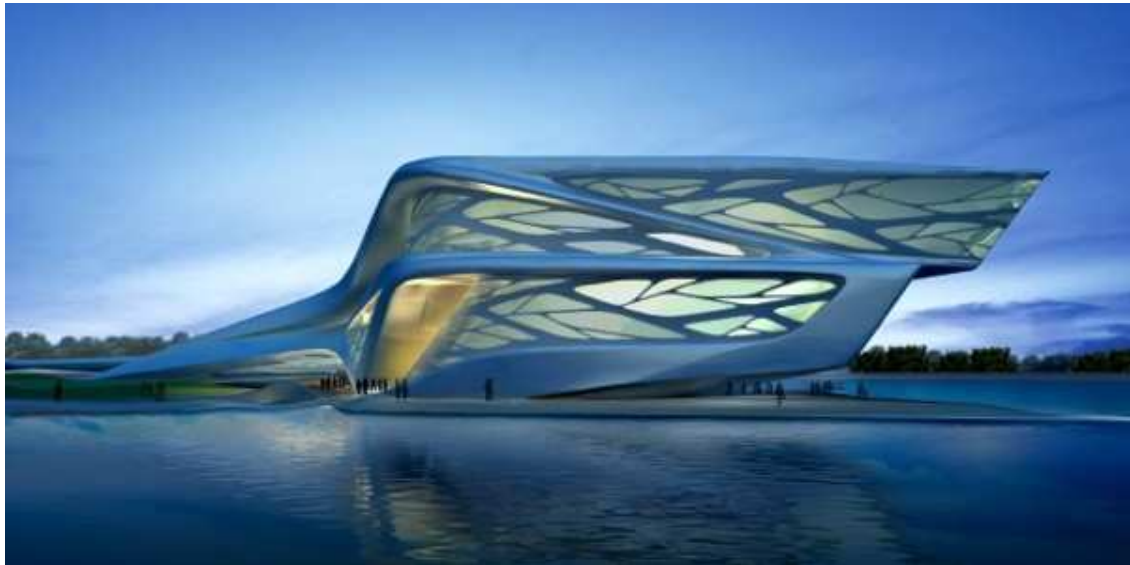
l'homme qui déteste les épinards parce qu'ils collent aux dents, est le parfait novateur, le représentant le plus convaincant des temps nouveaux. »

Dessin, gouache, huile, aquarelle, gravure, sculpture, lithographie, objet, livre : de l'improvisation tachiste au réalisme de la Renaissance, l'œuvre, techniquement magistrale, est protéiforme. On y trouve le souvenir obsédant des paysages de son enfance, la mise en scène systématique de toutes les formes de délire par la paranoïa critique, ainsi qu'une fascination, toute surréaliste, pour ces territoires situés à la frange de l'humain, où l'épique, le mystique et l'érotique catalysent dans le sublime et la mythologie.

« Élaboré pièce par pièce, le mythe Dali est la pierre angulaire de son génie, veut persuader Catherine Grenier, une œuvre artistique qui englobe toutes les autres. Après Duchamp, il est le premier artiste qui, sans cesser sa production créatrice, fait de sa vie une œuvre d'art. Une vie qui semble en tous points contradictoire avec celle de son devancier, mais qui pourtant repose sur un principe identique : repousser les affects, transformer l'artiste-œuvre en une "machine à penser" ».

Selon Catherine Grenier, de nombreux créateurs s'inscrivent dans le sillage du maître de Figueras. De Jeff Koons à Damien Hirst, de Takashi Murakami à Francesco Vezzoli, de Markus Schinwald à Glenn Brown, de Bertrand Lavier à Zaha Hadid, les enjeux de la pensée et de l'art contemporains se conjuguent au XXI^e siècle avec une réactivation de l'invention dalinienne. Les propositions du héraut catalan et les problématiques qu'elles posent aux artistes d'aujourd'hui, ceux qui l'admirent en tout cas, bénéficient d'une telle mise à distance. Servie par une argumentation savante et didactique, cette mise à distance a l'immense avantage de dépasser le mythe pour atteindre à la vraie connaissance de Salvador Dali et de mieux appréhender certains courants esthétiques qui s'en réclament de nos jours peu ou prou. ■ ■ ■

Claude Darras
Les carnets d'eucharis (mars 2012)



© **Performing Arts Centre** à Abu Dhabi, 2007, une réalisation de l'architecte Zaha Hadid

Bibliographie

Salvador Dali, l'invention de soi, par Catherine Grenier, éditions Flammarion, 2011, 288 pages, 39 euros.

Dalí, par Ramón Gómez de la Serna, éditions Flammarion, 2003, 244 pages, 60 €.

Les Passions selon Dali, par Salvador Dali et Louis Pauwels, éditions Denoël, 1968/2004, 223 pages.

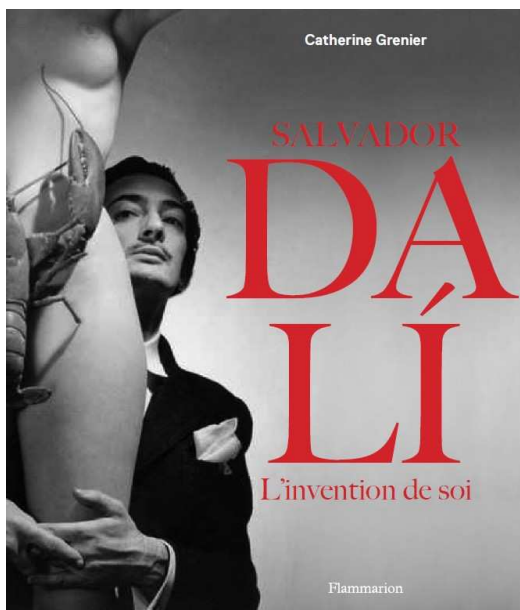
Conversations avec des hommes remarquables sur l'art et les idées d'un siècle, par André Parinaud, éditions Michel de Maule, 2006, 404 pages.

Dictionnaire de l'art moderne et contemporain, sous la direction de Gérard Durozoi, éditions Hazan, 1993/2002, 680/696 pages, 59 €.

Exposition

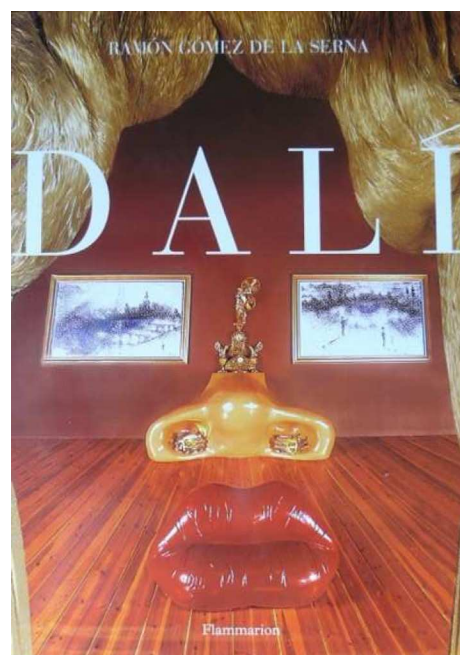
Signé Dali – la collection Sabater, 10 février au 10 mai 2012, Espace Dali, 11, rue Poulbot, Montmartre, 75018 Paris. Téléphone : 01 42 64 40 10.

Enrique Sabater, fils d'un garagiste, a été footballeur, voyageur et photographe avant de devenir le secrétaire de Salvador Dali de 1968 à 1980.



© **Salvador Dali - l'invention de soi**

Catherine Grenier nous propose de redécouvrir ce Don Quichotte du XX^e siècle qui reste très actuel au siècle suivant. Photo : George Platt Lynes, 1939, The Metropolitan Museum of Art, New York



© Le « Dali » de Ramón Gómez de la Serna : un essai éclairant à plus d'un titre (Salle Mae West, musée-théâtre de Figueras, Salvador Dalí, Fondation Gala-Salvador Dalí/ADAGP, Paris 2003).

LES CARNETS D'EUCHARIS

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/> nathalieriera@live.fr

© Droits réservés. Reproduction Interdite



Les carnets d'eucharis sont un espace numérique sans but lucratif, à vocation de circulation et de valorisation de la poésie, la photographie & des arts plastiques.

[Revue numérique gratuite]